3 juin 1999, Québec

Allocution à l'occasion de l'inauguration d'un bronze à la mémoire de René Lévesque

Monsieur le Président de l'Assemblée nationale,

Mesdames et Messieurs les Ministres,

Monsieur le Chef de l'opposition officielle,

Mesdames et Messieurs les Députés,

Monsieur le Président de la Commission de la capitale nationale,

Madame Corinne Côté-Lévesque,

Monsieur le Président du Fonds René-Lévesque,

Distingués invités et chers amis,

Rappeler la mémoire de monsieur René Lévesque c'est, comme on vient de l'entendre, évoquer une partie importante de l'histoire moderne du Québec et du cheminement des Québécois. Plusieurs d'entre nous se souviennent du René Lévesque à Point de mire devant son tableau noir, craie et baguette en main, nous faisant découvrir le monde et nous l'expliquant. Nous avons alors admiré la rigueur de ce grand journaliste et son sens peu commun de la communication. Même les sujets complexes nous devenaient accessibles. Comme on l'a déjà dit, en l'écoutant, nous nous sentions intelligents.

Puis, ce fut son entrée en politique dans l'équipe de monsieur Jean Lesage, « l'équipe du tonnerre », dont il était l'une des figures les plus flamboyantes. Il entra dans cette deuxième carrière non par intérêt personnel, mais pour mieux défendre ses idées et promouvoir l'affirmation du peuple québécois. Certes, ses œuvres significatives, réalisées entre 1960 et 1966, ont marqué profondément le Québec. Mais René Lévesque, c'était beaucoup plus que cela. Il arracha les Québécois francophones à leur vieux complexe d'infériorité et, avec des mots du quotidien, leur donna un nouveau sens de la fierté. Leader charismatique, il réussissait à nous convaincre que les qualités qu'on lui reconnaissait, audace, imagination, force et détermination, nous les avions tous collectivement, pour peu que nous le voulions.

Aussi fier du peuple québécois que nous l'étions de lui, il nous conviait à l'excellence et au dépassement. Monsieur Lévesque retrouva, en 1967, son tableau noir et sa craie et sillonna le Québec tout entier pour expliquer à ses concitoyennes et concitoyens la vision nationale qu'il leur proposait. Les Québécois devaient s'assumer comme peuple et prendre leurs affaires en main. Le lent déploiement de notre collectivité ne pouvait aboutir qu'à la plénitude de ses pouvoirs et de ses responsabilités, c'est-à-dire la souveraineté. Je retiens de ces années l'image d'un homme qui défend avec passion ses idées, mais toujours avec le plus grand respect pour son interlocuteur. Son authenticité, sa sincérité et ses qualités d'orateur convainquent de plus en plus de gens. Il rejoint le cœur de très nombreux Québécois qui se retrouvent dans ce qu'il exprime. Malgré les défaites personnelles de monsieur Lévesque, aux élections de 1970 et 1973, le Parti Québécois fait des gains.

Grand démocrate, monsieur Lévesque avait dénoncé, dès son entrée en politique, les caisses occultes des partis politiques. Le Parti Québécois se donne donc, dès sa création, des règles de financement populaire qui seront à l'origine de cette grande réforme que pilotera monsieur Lévesque quelques années plus tard. Au cours de ces mêmes années, de congrès en congrès, le plus démocratiquement qu'un parti ne l'avait jamais fait, le Parti Québécois élabore son programme politique au vu et au su de l'ensemble des Québécois et définit l'option nationale qu'il leur propose. Il nous faut nous souvenir aussi du rôle de René Lévesque pendant ce qu'il est convenu d'appeler la crise d'Octobre. En cet automne 1970, on découvrit avec effroi combien il était facile, pour un petit groupe, de faire basculer un gouvernement dans la répression et une société dans la psychose. On assista à l'incarcération, sans acte d'accusation, de personnes innocentes. Aujourd'hui encore, on ne peut comprendre comment ont pu s'effondrer de la sorte les réflexes démocratiques de nos dirigeants politiques, à l'exception, entre autres, de René Lévesque, qui s'est tenu debout et a incarné dans la dignité les valeurs démocratiques du Québec.

Puis arriva le 15 novembre 1976. René Lévesque, premier ministre, défend avec encore plus d'énergie l'idée très haute qu'il se fait du potentiel du Québec. Un nouveau dynamisme secoue notre société, qui se remet en mouvement. De grands projets se réalisent. Mentionnons l'adoption de la Charte de la langue française, la mise en place de l'assurance automobile, l'assainissement des mœurs électorales, la protection des terres agricoles, l'épargne-actions. Ce bouillonnement donnait la forte impression qu'on réalisait ce que René Lévesque n'avait cessé de nous répéter, et je cite, « qu'au Québec, on était capable de réaliser des choses au point de nous épater nous-mêmes ». Au milieu de cette joyeuse effervescence, se préparait aussi le référendum. Monsieur René Lévesque se faisait encore plus convaincant, confiant de pouvoir changer la peur en courage. Il multipliait ses présences dans les assemblées publiques et auprès des divers comités du OUI qui voyaient le jour dans les usines, dans les quartiers, dans les regroupements de professionnels ou d'artistes. Il incarnait plus que jamais son rêve d'un Québec maître de son destin et, pour une grande partie d'entre nous, l'espoir.

Puis ce fut le 20 mai 1980. Pour plusieurs d'entre nous qui n'avions eu que les mots « espoir » et « fierté » à la bouche, c'était, le croyions-nous alors, la fin de quelque chose. C'était oublier que l'Histoire n'est jamais terminée, qu'une flambée peut suivre un abatement pour mieux renaître et que les états d'âme momentanés ne préjugent pas du destin d'un peuple. Mais ce soir-là, qui vivait les instants en historien? On a tous en mémoire cette image de René Lévesque, pathétique et minuscule devant un gigantesque fond de scène, assommé de douleur mais réussissant quand même à exprimer de l'espoir pour tout un peuple.

N'entendons-nous pas encore son invitation « à la prochaine » et son appel « aidez-moi à entonner Gens du pays ». Les années qui suivirent lui furent cependant pénibles. Bien sûr, en avril 1981, son gouvernement était reporté au pouvoir. Toutefois, le premier ministre Lévesque était alors fort conscient que le refus du peuple québécois, l'année précédente, de lui accorder le mandat de négociateur, qu'il avait sollicité avec tant d'ardeur, rendait le Québec vulnérable face aux ambitions du gouvernement fédéral. Il ne s'y trompait pas. L'offensive post-référendaire ne tarda pas, et son dénouement, le rapatriement unilatéral de la Constitution, après l'abandon de ses alliés des autres provinces, le laissa meurtri.

Mais la vie continuait, et René Lévesque devait toujours tenir la barre au Québec. En 1981, le Québec traversait une dure récession, et les finances publiques en étaient naturellement fort affectées. C'est dans ce contexte difficile que devaient se dérouler les négociations dans le secteur public. Comme négociateur en chef du gouvernement, j'ai alors souvent eu l'occasion de rencontrer monsieur Lévesque. Il n'hésita pas à prendre les moyens nécessaires pour littéralement sauver les finances publiques. En raison de sa pudeur et de sa discrétion naturelles, peu de gens savent à quel point il fut blessé par les attaques personnelles dont il fut alors l'objet. La fin du mandat fut difficile pour René Lévesque, et c'est un homme fatigué qui se retira de la vie publique en 1985. J'ai eu le plaisir de revoir monsieur Lévesque quelques mois plus tard. Il récupérait rapidement et avait en tête, outre d'écrire ses mémoires, une foule d'autres projets. Je ne pouvais à ce moment imaginer, comme vous tous sans doute, qu'il nous quitterait aussi vite.

Je voudrais souligner aujourd'hui un des héritages les plus importants que nous a laissés René Lévesque : il a fait découvrir aux Québécois le droit inaliénable de décider eux-mêmes de leur destin, droit que reconnaissent d'ailleurs tous les partis politiques du Québec.

Je ne doute pas que ce lieu que nous inaugurons aujourd'hui sera fréquenté par des Québécoises et des Québécois de toutes les régions du Québec qui ne pourront s'empêcher de dire « Merci monsieur Lévesque..., je me souviens ».